

Maestro ruinante

Ook Chung

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

Après les lyriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chung, O. (1995). Maestro ruinante. *Liberté*, 37(5), 32–40.

OOK CHUNG

MAESTRO RUINANTE

*Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis
malheureux, névrosé et seul.*

Fritz Zorn

Il y a presque un an, il y a eu cette chose : un petit objet rectangulaire avec mon nom dessus. Aujourd'hui, quand j'entre dans une librairie ou une bibliothèque, il m'arrive de rencontrer ce petit objet coincé parmi d'autres semblables à lui, un peu plus grands, un peu plus petits. Cet objet ne m'appartient plus, et le nom que je lis sur la couverture est celui d'un étranger, d'un imposteur. Nous sommes devenus des frères ennemis, le livre et moi. Le livre m'a abandonné, dès qu'il est sorti, et je suis redevenu cet « autre », cet orphelin qui, après avoir replacé le volume sur le rayon, retourne au froid de la rue, à la petite misère quotidienne, à sa difficulté d'être. Avant, rien ne me semblait si beau, si grand et si magique que ce rapport entre un livre et celui qui l'a fait, que ce jeu d'ombre et de lumière, de nuit intérieure et de fanal, comme si un corridor de lumière reliait le naufragé en haute mer au phare à l'horizon, comme si le livre-objet était la matérialisation impérissable de tous nos naufrages et nos égarements, de toutes nos errances, de notre moi le plus labile, de tout ce qui, en dehors du

refuge de l'écriture, ne peut être sauvé et que l'écriture, en fin de compte, ne sauve que pour mieux nous perdre.

Certains disent écrire pour ne pas devenir fous, mais l'inverse est tout aussi vrai. Écrire perpétue une forme de névrose. L'écriture est un précipité de la vie ou de la mort, elle aide à vivre comme elle tue parfois, on dirait qu'il n'y a pas de milieu entre ces extrêmes, et l'écrivain est toujours, d'une façon ou de l'autre, un déséquilibré.

Si j'essaie aujourd'hui de tirer un bilan de ma « vocation » littéraire, j'en arrive à ce constat sinistre : d'un côté ce petit objet maniable qui ne pèse pas très lourd, de l'autre un chemin jonché de cratères et par vingt années d'échecs, de négativisme et de stoïcisme littéraire. Cet héroïsme de pacotille me désole. Je suis venu à l'écriture par suite d'une certaine infirmité face à la vie, mais la littérature (ou plutôt mon fanatisme), au lieu de panser mes plaies, m'a rendu infirme à vie, inapte à mener une vie normale. S'il est vrai que la littérature est le seul lieu où les défaites de la vie sont muables en biens symboliques, là aussi réside sa perversion, son danger de mort. Pendant vingt ans, j'ai cultivé mon champ de ruines, je l'ai célébré, je l'ai chanté, avec douleur, avec amour, et aussi parce que d'une certaine façon je n'avais pas d'autre issue. J'ai cultivé l'esthétique du sombreur, du naufrageur, du dépérisseur ; en perdant magnifique, je me suis vautré dans mon cercueil de solitude pour en tirer un cantique funèbre, et que reste-t-il de tout cela aujourd'hui ? Un air raréfié où il m'est de plus en plus impossible de respirer. Et la conviction que, si tout était à refaire, je... Mais on ne revient pas sur ses pas.

En vérité, je n'étais pas fait pour devenir un « écrivain ». Rien dans mon enfance, dans mes premières dispositions ne m'y destinait. Il est vrai que le fait d'avoir produit un objet sur lequel figure votre nom vous ouvre, comme par télécommande, certaines portes. Je me retrouve

ces jours-ci dans des situations où j'ai l'impression d'être « arrivé »... Mais où ? Je ne le sais pas encore et je suis dans l'attente d'une réponse redoutable. Une porte s'ouvre qui en referme une autre. Du jour au lendemain, il s'est passé quelque chose, un ressort s'est cassé, il me semble que je suis devenu étranger à moi-même. L'inspiration, du jour au lendemain, m'a quitté, à croire que j'ai subi une lobotomie. Je ne juge plus ceux qui, ayant commis un livre, sont frappés d'aphasie et n'osent plus jamais reprendre la plume. C'est la malédiction de ceux qui ne sont pas doués pour le bonheur. Lear n'est jamais si majestueux que dans sa déchéance, Rastignac n'est Rastignac que parce que la Ville lui résiste (après, c'est un mondain). Dans cette dialectique du maître et de l'esclave, quelle fatalité guette ceux qui mettent en équation l'écriture et la révolte, l'écriture et l'échec, l'écriture et le tragique ? L'homme du ressentiment n'est rien sans son ressentiment.

De cette entreprise de méconnaissance, je suis seul responsable. Il aurait fallu me cacher, sans doute, fuir avant que le livre ne se matérialise, m'inventer, en un autre pays, sous d'autres cieux (comme ceux, si beaux et anonymes, du Mexique), une fiction sur la non-existence de cet objet qui a nom livre. Mais trop tard... En ce qui me concerne, je suis en sursis. Seules les années à venir, les terribles années à venir, me diront si mon baptême en tant qu'« écrivain » (médiocre ou non, c'est égal) aura aussi été mon arrêt de mort.

Aujourd'hui que je ne me reconnais plus, je suis plus seul que je ne l'ai jamais été. Plus seul que lorsque j'étais solitaire. Plus seul que ces simulacres de moi-même qui reposent dans les ténèbres bruissantes des bibliothèques. Le cordon magique s'est rompu. « La souffrance, écrivait Kierkegaard, est la seule école de l'éternité ». Mais que faire quand la Souffrance (la Souffrance impériale et

lyrique et non pas la petite misère banale) nous a congédié et que, après des années de leçons d'abîme, on se retrouve tout à coup sans projet, tel celui qui anime le héros du *Double* de Dostoïevski (« J'ai un projet : devenir fou ») ?

Je sais bien qu'il y a tant et tant à dire, que la vie ne se résume pas à la souffrance et qu'il y a des pages magnifiques à écrire sur la beauté du monde, sur tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue, aimée en même temps que haïe. Tel devrait être l'écrivain véritable, celui dont le cœur est assez vaste et généreux pour abriter sous son manteau la condition humaine dans son entièreté, depuis la détresse la plus abyssale jusqu'à l'ivresse la plus exaltante, depuis les champs de désolation jusqu'aux chants de l'humanité victorieuse. Et c'est pourquoi je n'en suis pas un. Je me classe dans cette catégorie d'écrivains que Suzanne Robert qualifie d'« écrivains accidentels », voués, en même temps qu'à la liquidation de leur mémoire affective et à la consommation de leur écriture, à leur propre dissolution progressive.

On désignerait ainsi, comme le terme l'indique, ceux qui à la fois ont commencé à écrire par accident et cesseront probablement de le faire de la même façon. L'écriture constituerait ici une sorte d'« erreur de jeunesse », de stade précédant la naissance véritable de l'être ; on mettrait dans cette catégorie tous les écrivains adolescents, ainsi que les plus attardés que l'âge mûr n'a pas guéris du malheur d'être né. L'écriture serait pour eux une sorte de déversoir émotif, de salut psychologique, et peut-être aussi spirituel, où, accidentellement d'abord, puis de plus en plus régulièrement, ils enfermeraient chagrins, idéaux et désirs. (Liberté, 198, p. 61-62)

Si je m'interroge sur l'origine de l'écriture chez moi, s'il me fallait situer en un point précis de mon passé cet « accident », cette douleur séminale par lesquels tout a commencé, comme un caillou jeté à la surface d'une flaque et qui déploie des vagues concentriques, ma mémoire me ramène à un certain matin de mon adolescence...

Il pleuvait ce jour-là. C'était l'automne de ma quatorzième année et, comme presque tous les matins, j'étais en retard pour l'école. Je n'aimais pas l'école, j'exécrais l'école, et toute cette routine, réveil brutal, petit déjeuner, sortie, n'était qu'une mise en scène dont je me serais bien passé, n'eût été de la persistance de mes parents à me crier les vertus de l'éducation au chevet de mon lit. Couché en chien de fusil sous les draps, je me recroquevillais contre ces voix crispantes en m'accrochant désespérément aux dernières miettes d'un repos avare après des heures d'insomnie, comme un jockey qui court les derniers mètres du sommeil. Mais la seule façon d'obtenir leur indulgence était de leur avouer la vérité, et cette confession, qui aurait pu être si simple, refusait de franchir mes lèvres. Mon orgueil me l'interdisait, comme si, avec l'adolescence, venaient les premières blessures de l'amour-propre et le poids des premiers secrets.

Je ne voulais pas leur raconter mes déboires à l'école. « Tchinn-tchinn ! Tchinn-tchinn ! » Combien de fois n'ai-je pas entendu ces toasts de fiel ? Je n'osais pas leur dire qu'en classe, à chaque fois que le professeur proférait mon nom d'étranger, toute la classe se déchaînait comme un seul homme en imitant un hoquet caverneux suivi d'un gong retentissant. Je n'osais pas leur dire les boulettes de papier qui pleuvaient sur moi dès que j'avais le dos tourné ou la tête penchée sur un livre. Je n'osais pas leur dire les croche-pieds, les grimaces assassines, les deux index étirant l'épicanthus des yeux, les insultes onomatopéiques et les diphtongues acérées...

Je n'osais pas le leur dire parce que je n'osais pas me l'avouer à moi-même. Moi qui naguère m'étais toujours entendu avec mes camarades de classe québécois, en dépit des premiers accrocs qui, une fois surmontés, ne faisaient que cimenter notre camaraderie ; moi qui étais si fier, si faraud et confiant en mon étoile ; qui sautais du lit chaque matin avec le vent en poupe et prêt à scalper la journée ; moi qui aurais préféré mourir plutôt que crier grâce... je ne me reconnaissais plus dans ce pantin désarticulé, insomniaque et déjeté le matin. Mes parents croyaient que je simulais afin de me dérober à mes obligations. Après toutes ces années, j'entends encore la voix de mon père (son discours n'a guère changé) : « Je Vous Ai Fait Venir Dans Ce Pays, Je Vous Ai Procuré Une Citoyenneté, Grâce À Moi Vous Pouvez Recevoir Une Éducation Convenable, Faire Des Études À L'Université Plus Tard, Vous Avez Un Avenir Devant Vous, Soyez Reconnaissants Envers Ce Pays... »

En quelques semaines, j'étais devenu littéralement allergique à l'école ; dès que je rentrais chez moi, je devais passer par toute une série de rituels : changement complet de vêtements, lavages de mains, un tour complet sur moi-même, comme si je devais traverser un sas psychologique. J'ai senti cette année-là l'aile de la catatonie me frôler. Dans mon cas c'était plutôt une semi-catatonie : je restais immobile pendant des heures dans le corridor de ma maison, statue d'angoisse craignant de susciter par le moindre mouvement des vagues mentales. J'avais contracté le syndrome de Howard Hugues : je refusais de me faire couper les ongles et mes cheveux étaient devenus aussi longs que ceux d'une fille. Et j'ai perdu tous mes anciens amis comme on perd ses cheveux, plus vite qu'un cancer...

C'était l'automne de ma névrosification et il pleuvait ce jour-là quand je sortis dans la rue. Le mauvais temps

était pour moi un gage d'espérance car je pensais en tirer un argument pour retourner à la maison. Mais je savais que cette pluie fine lustrant mes cheveux ne suffirait guère à convaincre mes parents. Il me fallait un autre stratagème.

Selon mon habitude, je me rendis au restaurant du coin où je commandai un café, jouissant à l'idée que tous les jeunes de mon âge s'acheminaient bêtement comme du bétail vers ces bâtiments en béton que l'on appelle des écoles. La rue, les restaurants, les cafés étaient une espèce de purgatoire entre l'enfer de l'école et le paradis de mon chez-moi où je ne pouvais ressusciter qu'aux environs de quatre heures. Non pas que ma mère tirât plaisir de son rôle de cerbère, mais j'avais déjà essayé plus d'une fois de profiter de sa crédulité pour ne pas aller à l'école. Elle connaissait toutes mes finauderies mais, ne se doutant pas de la raison de mes agissements, elle imputait ma conduite à une mauvaise volonté.

À cette époque-là, j'habitais rue Bleury, au coin de Sherbrooke. Les grands magasins du centre-ville se trouvaient à quelques minutes de ma maison et je m'y rendais souvent pour y squatter des heures entières, sous l'œil gluant des indicateurs et des caméras de surveillance. Je ne me souviens pas d'y avoir fait un seul achat pendant toute l'année. En revanche, j'ai lu des livres entiers debout devant des tourniquets. C'est là que j'ai appris la littérature. Pour moi, la passion de la lecture se confond avec le souvenir de ces longues heures délicieuses de liberté et je me rappelle encore l'embrasement que m'ont procuré certains livres : *L'Amour fou* d'André Breton, que j'ai lu un après-midi dans un café rempli de glaces comme un hologramme ; *Robinson dans le métro*, un roman pour adolescents que j'ai lu en clochard tandis que je mâchouillais mon sandwich sur la passerelle de la station de métro Place-des-Arts ; ou encore, ce passage

de *La petite fille au bout du chemin* de Laird Koenig, que je n'ai jamais oublié :

— Non, s'exclama Rynn en secouant la tête si fort que ses cheveux lui tombèrent devant les yeux. L'école, c'est des gens qui vous disent ce qu'est la vie, ce n'est pas la découvrir soi-même. (...) L'école, c'est pour les gosses qui grandiront sans jamais écrire un poème ou chanter une chanson ou faire quoi que ce soit (...) Une école pour me dire comment vivre, que penser, que faire pendant le reste de mes jours...

C'est cette année-là que j'ai commencé à écrire. J'écrivais des poèmes déboussolés dans le genre de : « S'endormir le corps rompu et la tête en bouillie puis se réveiller un matin dans le calme et les rires. Âme désorientée par cette puissance ascendante et la vie à deux cents milles à l'heure. Cœur de plomb dans le vaste *pinball machine* de l'existence... » Ou bien, j'écrivais des lettres adressées à ma cousine au Japon, où je lui parlais de ma vie au Canada, de mes succès scolaires et de mes nombreux amis québécois, de ce pays magnifique, magnifique, magni...

Un jour, perdu dans le rayon des livres, je vois passer au loin une silhouette familière : ma mère ! Je savais qu'elle allait parfois magasiner au centre-ville pour fuir une scène de ménage. Je l'ai suivie en cachette tandis qu'un indicateur (dont la silhouette m'était devenue presque aussi familière que celle de ma mère) fermait le convoi.

Ces centres commerciaux représentaient pour moi une zone « neutre », car, tout en étant à l'extérieur en zone toxique, je me savais à proximité de ma maison. Certains jours, cependant, l'angoisse était telle — cette

impression de déréliction, de naufrage, d'agoraphobie — qu'il me fallait à tout prix rentrer chez moi...

Ce matin-là, il pleuvait et je cherchais un prétexte pour justifier mon retour à la maison. Je rôdais dans le parking derrière ma maison, les cheveux et les vêtements mouillés, mais pas assez pour incarner un argument. Le stratagème s'est déclaré avec la foudre. *Je dirai à maman que j'ai glissé, que je suis tombé dans une flaque d'eau et qu'il a fallu que je rentre pour me changer.* Il se mit à pleuvoir de plus en plus dru et, bientôt, je valsais au milieu d'une myriade de flaques nichées dans les fondrières de l'asphalte.

L'idée me paraissait géniale. Mais lorsque je mis mon plan à exécution, m'asseyant *délibérément* dans une flaque d'eau sale pour un baptême d'abjection, j'ai réalisé tout ce que ma situation avait de misérable. Quatorze ans, c'est l'âge où l'on découvre le premier amour, les grandes amitiés, où l'on rêve de gloire et de fortune... et moi, mouillé et transi, j'étais heureux, heureux parce que je venais de me salir et de me trouver un prétexte pour rentrer à la maison. Aujourd'hui, cette flaque me hante comme le miroir boueux de mon adolescence. Narcisse est mort au bord d'une fontaine. Quelque chose est mort en moi ce jour-là.